

13ème dimanche Année B homélie
Dimanche 27 juin 2021
Sg 1, 13-15 ; 2, 23-24 ; Co 8, 7. 9. 13-15 ; Mc 5, 21-43
Notre Dame du Rosaire – Les Lilas

Évangile de Jésus Christ selon saint Marc 5,21-43

Par deux fois, Marc insiste pour dire que la foule « écrase » Jésus. Cela exprime bien que Jésus se donne à cette foule. C'est un « bain » de foule au sens du mot baptême, qui veut dire plonger, ici Jésus plonge dans la foule. Jésus avait comparé sa passion à un baptême, une plongée d'amour dans la violence de ses ennemis. Jésus se donne à nous. Et sa passion commencera au jardin des oliviers appelé Gethsémani, mot araméen qui veut dire le « pressoir » (à olives). Pierre, Jacques et Jean seront à Gethsémani.

Marc construit un récit très fort en imbriquant deux scènes l'une dans l'autre. La scène sur la fille de Jaïre enveloppe la scène sur la femme qui a des pertes de sang. Cette construction littéraire veut bien sûr porter un message. Il faut s'interroger que ce qui relie les deux scènes. Il y a un indice dans le texte, le chiffre 12. La fillette a douze ans donc l'âge de la puberté pour devenir une femme, une femme qui pourra engendrer, sauf si elle meurt là, à 12 ans. La femme est touchée dans son appareil génital et, tant qu'elle a ses hémorragies, elle ne pourra pas engendrer. Et cela dure depuis douze ans. En guérissant ces deux femmes, Jésus relance la vie, relance la fécondité de ces femmes. Quand Marc construit son récit, la communauté chrétienne de Jésus est comprise comme un renouveau de fécondité donné à la communauté juive, courant le risque de la stérilité. Le chiffre 12 évoque les douze tribus et les 12 apôtres. La femme touche la frange du manteau juif de Jésus. Jésus saisit la main de la jeune fille. Dans les deux cas, il y a un toucher, mais ce n'est pas ce toucher qui sauve. Pour la femme, que Jésus appelle ma fille, deux temps sont bien explicités : la guérison physique d'une part et le salut par la foi d'autre part : « *sois guérie de ton mal* » et « *ta foi t'a sauvée* ». Certaines personnes guéries par Jésus ne sont pas « sauvées » (par exemple les dix lépreux dont un seul est sauvé Luc 17,11). Le salut n'est pas une simple guérison du corps, c'est, pour une personne, le fait d'être reliée à Jésus. C'est donc, non pas son toucher, mais la Parole de Jésus qui sauve. Une Parole qui appelle une réponse pour que le lien personnel soit établi.

Dans la rédaction de Marc, avec l'insertion d'une scène dans l'autre, il y a un centre, une phrase centrale qui donne un éclairage sur le travail de Jésus : « *une force était sortie de lui* ». Il ne s'agit pas d'une force magique pour faire des prodiges, il s'agit pour Jésus, écrasé par la foule, de se donner lui-même, de se vider de ses forces, comme il se videra de son sang sur la croix. Dès le début de sa vie, Jésus est donné, sa passion est engagée, il se vide. Jésus ne peut donner des petites goûtes de résurrection qu'en engageant déjà sa mort. La mention du sang de la femme qui coule et qui s'arrête de couler, évoque le sang de Jésus qui va couler à la place. Dans la scène finale de la jeune fille de Jaïre, l'allusion à la résurrection est explicite. Les deux verbes hébreux utilisés par parler de la résurrection de Jésus (le mot résurrection n'est pas du vocabulaire hébreu) sont : se « *réveiller* » d'entre les morts et se « *relever* » d'entre les morts. Et dans le récit, il est dit que la jeune fille « dort » (elle attend d'être réveillée) et que Jésus lui dit « *lève-toi* ». Avec humour et réalisme Jésus rappelle à l'assistance qu'il faut donner à manger à la fille qui a dû sauter un repas avec cette aventure ! Mais l'enchaînement « *résurrection – repas* » est celui que vivaient les premières chrétiens : « baptême – eucharistie ».

Revenons au message central de ce récit : la fécondité. On peut l'entendre plus largement : la vie est à recevoir et à redonner. Si on ne peut plus la donner, on ne pourra plus la recevoir, c'est la stérilité et la mort. Qu'est ce qui est stérile, aujourd'hui, dans nos cœurs ? C'est l'amour et le partage.

Deuxième lettre de saint Paul aux Corinthiens (qq versets choisis du chapitre 8). Dans ce chapitre, Paul rappelle que les communautés chrétiennes de Jérusalem sont persécutées et très pauvres, tandis que la ville grecque de Corinthe, avec ses deux ports maritimes, est prospère, avec des gens très riches (pas tous les esclaves, malheureusement !). Paul fait donc des belles phrases bien tournées pour inciter les chrétiens de Corinthe au partage. Il s'agit d'une collecte dont Paul portera lui-même la somme récoltée à la communauté chrétienne de Jérusalem. Pour les encourager, Paul prend en exemple Jésus lui-même. Jésus a partagé avec nous sa richesse, sa vie, sa capacité d'aimer. Il s'est fait pauvre en se vidant de lui-même pour nous enrichir du don de lui-même. Être chrétien, c'est accueillir le partage que Jésus nous offre, comme la femme guérie et la jeune fille réveillée, qui vont redevenir capables d'engendrer, capables de partager leur vie. Dans ses arguments, Paul invoque tout simplement l'égalité. Paul souligne qu'il ne s'agit pas de se mettre dans la gêne pour aider les autres, ce qui ne serait pas efficace. Mais cette mention, par deux fois, de l'égalité, est aussi un éclairage théologique sur « *le don généreux de Notre Seigneur Jésus Christ* ». Ce n'est pas un acte de condescendance d'un supérieur à un inférieur comme malheureusement, souvent, les dons faits par

les riches aux pauvres, qui restent pauvres et deviennent des « assistés ». Dans ce cas, le partage ne réalise pas l'égalité. Pour Paul, avec Jésus, le partage réalise l'égalité ! Nous devenons réellement riches de la richesse de Jésus. Jésus nous élève à égalité avec lui devant le Père. Nous sommes tous aimés du même amour dont le Père aime Jésus, à égalité !

Première lecture : livre de la Sagesse (quelques versets du chapitre 1).

Ce livre est le dernier écrit de l'Ancien Testament. Écrit directement en grec une cinquantaine d'années à peine avant Jésus. On y trouve l'influence de la philosophie grecque et son vocabulaire. Les affirmations ne manquent pas d'humour : « *tout ce qui naît dans le monde est porteur de vie, on n'y trouve pas de poison !* », alors qu'il y a des virus capables de faire mourir des millions de gens par une pandémie ! C'est que, dans un vocabulaire philosophique, ce que nous appelons mort ne l'est pas nécessairement et ce que nous appelons vie non plus. La mort n'est mortelle que pour ceux qui vivent pour eux-mêmes.

Si la vie est relation à l'autre, le don de soi à l'autre est acte de vie.

Nous retrouvons, dans un autre langage, l'égalité inouïe avec Dieu de l'enseignement de Paul : Dieu a fait de l'homme « *une image de sa propre identité* ». Le livre de la Sagesse se contredit avec humour quand il dit : « *Dieu n'a pas fait la mort* » et tout de suite après : « *Il ne se réjouit pas de voir mourir* ». Si Dieu est tout puissant, il y a un problème ! Ce livre revient sur ce problème dans un genre littéraire mythologique avec les mots « *incorruptibilité* », « *jalousie de l'esprit de division* (sens du mot dia-bolos) », « prendre parti » pour ou contre. Il faut décrypter ce langage : le contraire de l'incorruptibilité, c'est la corruption, c'est la jalousie, la vie en se servant des autres pour soi, au lieu de servir les autres par amour, une vie qui est en fait une mort. C'est de cette mort que Dieu ne se réjouit pas, il ne se réjouit pas de voir les vivants prendre parti pour l'égoïsme et la violence. « *Tout ce qui naît dans le monde est porteur de vie* » : tous les hommes reçoivent la vie pour la redonner, reçoivent l'amour pour le redonner.

Les trois lectures disent toutes les trois la même chose dans des genres littéraires différents.

Père Jean-Marc DANTY-LAFRANCE